

OEDIPE DE THÈBES À COLONE

ou

L'ENFANCE D'UN LIVRE ¹

Henri Bauchau

(11) Comme une psychanalyse se passe entre deux personnes, l'essentiel de la vie d'**Oedipe** se passe entre Thèbes, lieu de son aveuglement et Colone, lieu d'une nouvelle clairvoyance. Ce long espace de temps, ce dur voyage, ni **Sophocle**, ni **Freud** n'en ont parlé. C'est pourtant ce chemin que nous avons parcouru durant notre analyse, c'est celui que nous parcourons avec nos patients. Ce qu'on peut appeler cet entre ou cet antre, je vais tenter de le suivre avec vous, non pas en vous parlant de mon livre mais en vous indiquant par des notations successives plutôt que par un exposé suivi comment il s'est progressivement formé en moi. Vous excuserez donc, à certain moment, mon apparente incohérence, je passe, d'une chose qui m'est arrivée à une autre sans être capable de faire toujours la liaison.

Le sens du périple d'**Oedipe** pourrait se résumer dans une phrase, à vrai dire admirable, de **Maurice Blanchot** : « *la réponse est le malheur de la question* ». Les parents d'**Oedipe**, puis **Oedipe** lui-même, tentent de répondre à la question des oracles ou si l'on veut, pour prendre un langage moderne, de l'événement. On connaît les désastres qui ont suivi. Sur la route **Oedipe**, avec l'aide d'**Antigone**, renonce aux réponses et revient à la question.

(12) Au commencement, ou comme dit **Chouraki** dans sa traduction de la Bible, « en tête » de mon entreprise, il y a aussi une question. La question du vertige. Les sensations de vertige que j'éprouve de façon croissante entre 1982 et 84 sont dues pour une part à un phénomène organique, mais sont très aggravées par un surmenage que je méconnaissais et par la panique qu'elles provoquent en moi. Car le vertige m'effraie et cependant je sens qu'il a obscurément un sens. En moi-même je l'appelle, un peu à la façon de **Lacan**, mon vertige : le vert est la couleur de la végétation et la tige ne peut tenter que de monter vers le soleil. Malgré les tentatives que je fais pour dédramatiser le vertige, j'en ai peur, peur qu'il ne s'aggrave et ne m'enferme dans des limites plus étroites que celles qu'il m'impose réellement. Je ne me crois plus, par exemple, capable de conduire une voiture sans danger -

¹ Texte revu par l'auteur d'une conférence faite à Bruxelles le 24 novembre 1989 dans le cadre de l'Association Freudienne. Notons que l'ouvrage évoqué a depuis été publié aux éditions Actes-Sud sous le titre *Oedipe sur la route*.

ce qui va se révéler par la suite, tout à fait erroné.

Au cours des vacances d'été 1984, je pars avec ma femme pour Belle-Isle-en-Mer, sans voiture, et je n'ose pas non plus par une peur stupide de la chute, louer des bicyclettes. Au mois de juillet à Belle-Isle, les routes sont infestées par les voitures, il n'y a aucun transport public ; nous marchons donc, nous marchons beaucoup par de petits sentiers pour atteindre la mer omniprésente et magnifique. C'est une période ensoleillée dont me reste le souvenir de la blondeur de l'île, de l'élégance de ses rives, des longues marches faites dans un vertige croissant. Pendant les heures de repos j'ai envie de commencer un livre dont le projet m'accompagne depuis des années, j'écris quelques pages, je prends des notes et j'éprouve une continuelle sensation de refus.

Pendant que je me promène au bord de la mer, que je retourne le projet de ce livre dans ma tête, une image parfois surgit : je vois **Oedipe** aveugle assis au pied d'une colonne dans une petite salle du palais de Thèbes. Cette image revient plusieurs fois, mais je ne sais qu'en faire. Dans des notes que je prends à cette époque, je retrouve ceci :

« Ce que je vois dans le vertige, c'est qu'il est un lourd fardeau, une attention portée douloureusement vers un point souffrant de l'être et aussi qu'il me rappelle constamment que je ne suis pas mon propre centre, que je ne crois l'être que par illusion, que je suis dans un ensemble plus puissant où mon passé, mon présent, le temps qui me reste à vivre ne sont pas séparés. Cela m'est incompréhensible car ce n'est pas du domaine de la pensée, mais de l'affect. Quoique je souhaite de tout mon coeur être débarrassé des vertiges, il y a en lui quelque chose qui n'a pas encore agi et qui est du domaine de la découverte, parfois peut-être d'une sorte d'allégresse. »

(113) La nuit qui suit le jour où j'écris cette note, je fais un rêve dans lequel je vois une sibylle, elle m'ouvre sa porte tenant d'un air joyeux un manuscrit dans la main. Ce manuscrit est légèrement lumineux, l'écriture est verte. Au réveil, ce rêve me semble heureux : la sibylle est manifestement ma première analyste, **Blanche Reverchon-Jouve**, cela suscite cependant un doute en moi, je me demande si la joie qu'elle manifeste se rapporte à un manuscrit de son mari, le poète **Pierre-Jean Jouve**, ou à un manuscrit que je lui aurais apporté. Incertitude bien caractéristique de mon indécision en face des signes qui me sont alors donnés. De mon doute aussi dans l'enfance sur l'amour que la mère me portait, doute causé par notre séparation pendant les premiers mois brûlants de la guerre 14-18. Dans l'après-midi de ce jour, le rêve me semble s'éclaircir encore et m'inciter à commencer un nouveau livre. Je crois toujours qu'il s'agit du roman que j'ai en projet. C'est seulement le lendemain que mon doute au sujet du manuscrit se dissipe et je note :

« Ce ne peut être qu'un livre encore à écrire et non un livre fait par Jouve puisque c'est toujours le futur qu'elle m'a aidé à faire naître à travers mon présent et mon passé. »

Dans le dernier jour de mon séjour à Belle-Isle, je commence à comprendre que je ne pourrai pas écrire le roman que j'avais projeté, et je note :

« Appeler les choses par leur non est une voie négative qui par élimination doit mener à la vérité, les appeler par leur oui est une voie positive, parfois rayonnante, étant dans le langage du temps et du désir. Peut-être faut-il se laisser appeler par les choses et suivre les

lois de la pesanteur comme elles. »

Je quitte Belle-Isle avec toujours au fond de moi la vision d'**Oedipe** assis au pied d'une colonne, surveillé par un garde. Jamais à ce moment je ne vois **Antigone**, ni ses frères, ni **Créon**. Nous partons chez des amis dans le Finistère. Quelqu'un m'interroge sur le titre que je vais donner au roman que j'envisageais d'écrire, je veux répondre « Les Rois mères » et je dis « Les Rois morts ». Ce lapsus me frappe beaucoup et me fait comprendre que pour le moment au moins ce projet est mort en moi. Pendant tout le mois d'août le vertige occupe mon esprit, parfois je pense, il y a dans l'écriture matière à vertige car elle s'ouvre sur un tout, sur un plein et en même temps sur un abîme. Je fais un rêve où je vois un petit garçon qui marche le long de la mer, je le vois de dos : il me semble que je vois mon enfance qui marche encore devant moi. Ce rêve m'incite à penser que je n'ai qu'à le suivre avec patience et, qu'en voulant me précipiter peut-être dans une nouvelle oeuvre mon esprit joue à la mouche du coche alors que la vraie source est ailleurs.

(114) Je retourne peu après à la prairie où j'ai écrit mon poème *La Sourde Oreille*. Un ruisseau traversait alors l'herbe à petits bruits en murmurant, chantonnant de pierre en pierre. Une machine est passée par là, on a fait un fossé entre deux pentes en talus, bientôt, me dit-on, le ruisseau sera capté dans des tuyaux et plus personne ne connaîtra son existence. Cette action mécanique et tranchante, cette méconnaissance des équilibres d'un paysage si justement modelé par le temps m'attristent. Ainsi le pré de *La Sourde Oreille*, qui fut pour moi le lieu de l'écriture, n'existe plus que dans mon poème ; il en a déjà été ainsi pour *L'Escalier bleu* de *La Déchirure*, arraché par un bulldozer à la maison de mon enfance. Ne serait-ce pas le rôle de l'écriture de maintenir dans l'oeuvre et dans l'imaginaire ce que la réalité a follement détruit ?

Le lendemain j'écris dans mon journal une page sous le titre que j'ai dû trouver à ce moment : *Oedipe sur la route*. C'est une sorte d'avant-projet, très rapide, mais où apparaissent **Oedipe** et **Antigone** après leur départ de Thèbes et quelqu'un que j'appelle l'Homme et qui va devenir plus tard le jeune bandit qui sera pendant plusieurs années le compagnon d'**Oedipe** et **Antigone**. Le lendemain, je continue à esquisser des scènes du périple d'**Oedipe** et d'**Antigone**. Le récit semble lancé, chaque jour j'en écris quelques pages, aucune n'a subsisté dans les versions suivantes. Je veux écrire un récit bref, comme l'admirable *Clausewitz* de **Jean Grosjean** ou ses récits bibliques. Je ne veux en tout cas pas me lancer dans une longue entreprise.

Au cours de ce travail d'août 84, j'entends qu'**Oedipe** va devenir un aède, j'entends aussi quelque chose de son chant et j'écris :

« Parfois la voix d'Oedipe se déchire et nous comprenons, ou peut-être nous ne comprenons pas que les dieux sont là. Parfois ce sont des dieux forts, immensément libres et joyeux et terribles. Nous avons peur car nous ne savons que trop à quelle démesure, quelle folie, quel massacre de tels dieux peuvent nous mener. Parfois nous entendons qu'à travers la voix d'Oedipe les dieux, les vrais dieux, sont des enfants. »

Le jeune brigand dont le nom **Clios** ne m'apparaîtra que plus tard, raconte à **Oedipe** le soir auprès du feu son histoire et comment il est devenu un meurtrier et même un assassin. C'est au cours de ce récit que j'entends le son de voix de ce livre qui jusqu'à ce moment n'en avait

pas. C'est à ce son de voix que je vais m'efforcer de rester fidèle pendant les cinq ans qu'il m'a fallu pour le mener à une version définitive.

(115) A mon retour à Paris, à la fin de l'été 84, je vois soudain **Oedipe** au bord d'un fleuve en crue qui charrie des débris, des troncs d'arbres, des animaux morts. Il est enivré par le tumulte des eaux et la force de l'orage. Il se jette dans le fleuve, **Clios** tente de venir à son secours, il parvient à l'atteindre, à le ramener près du bord. A ce moment-là, **Clios** est frappé par un tronc d'arbre et coule. Quand il revient à lui, il est sur la rive, **Oedipe** aveugle l'a ramené sur le bord et le force à vomir toute l'eau qu'il a avalée. Comment un tel événement est-il possible ? Je ne le sais pas. Par contre, j'ai eu la vision de cette action impossible. Je dois donc choisir entre le vraisemblable et la réalité de la vision. Je choisis la vision et je me tiendrai à ce choix pendant tout le cours du livre. Est-ce que c'est un fantasme ? Peut-être. Et pourtant, je ne le crois pas. Si je devrais donner une explication aux événements invraisemblables de mon livre, je risquerais celle-ci. Quand je vois **Oedipe** dans une dimension dépassant celle de la vraisemblance, je le vois comme étant moi-même un petit enfant qui vit au milieu des géants, les adultes, qui accomplissent des actions qui dépassent de loin ses propres possibilités.

Pendant le premier hiver qui suit son départ de sa suite de Thèbes, **Oedipe** se remet à sculpter. Pourquoi la sculpture ? Encore une fois, je n'ai pas de réponse à cela. C'est une chose vue, je pense que c'est l'influence de la suite, encore inconnue de moi, du roman qui agit sur ma pensée. Je suis aussi influencé par ma propre expérience, car dans les années précédentes j'ai, pendant plusieurs années, accompagné deux jeunes psychotiques à un atelier de sculpture, et je me suis mis à sculpter moi-même, j'avais peu de talent, mais j'ai beaucoup appris en pratiquant la sculpture.

Après une année d'errance, de vertige, d'états proches de la folie, **Oedipe** arrive au bord de la mer avec **Antigone** et **Clios**. Là peu à peu, il s'apaise, il s'abandonne à cette présence de la mer qui l'entoure, sur le cap où il se trouve, et il se perd dans la contemplation. Il s'y perd de plus en plus, il n'a plus aucune activité, il se laisse dépérir. **Antigone** s'y oppose, il a choisi de vivre et elle lui dit qu'il n'a plus le droit de mourir, ce droit, il l'avait à Thèbes, il ne l'a plus à ce moment-là. Ce refus, d'une certaine façon, est aussi le mien car je note à ce moment-là dans mon journal :

« Je dois choisir entre le vert-tige et le vert-tigre. Le vert est la couleur du manuscrit dans le rêve avec la sibylle. Je dois concentrer mon attention sur la tige que je ne vois pas encore mais qui est sans doute en train de me relier à des racines que je ne verrai jamais ce qui ne les empêche pas d'exister et d'agir. Si je ne fais pas cela, le vertige deviendra sûrement pour moi le vert-tigre. »

(116) Le refus d'**Antigone** d'accepter qu'**Oedipe** se perde dans la contemplation fait apparaître la première idée d'une nouvelle entreprise d'**Oedipe**. Il fait un rêve où il se voit sculptant une vague immense sur la paroi nord du cap sur lequel il réside. Je n'en sais pas plus à ce moment. Je ressens seulement que c'est un épisode important du livre et de la vie d'**Oedipe**. Je commence peu à peu à l'écrire et je vais y travailler au milieu des nombreuses interruptions qu'exige mon travail professionnel. J'y travaille pendant deux mois et demi. **Oedipe** esquisse sur la falaise une vague qui s'élève très haut avant de déferler. De la vague jaillit une barque effilée avec trois rameurs. Un pilote géant leur fait face et tient les rames

du gouvernail. Echappant à la vague dont la force la propulse en avant, la barque devra faire face à bien d'autres vagues avant d'arriver au port. Pendant que j'écris cet épisode, décisif car il va travailler et transformer intérieurement mes personnages, je mets devant moi une reproduction de la vague de **Hokusai**. J'inverse complètement l'image, la vague de **Hokusai** déferle de la gauche vers la droite et la barque s'élève vers elle ; la vague d'**Oedipe**, au contraire, s'élève et s'incline avant de déferler de la droite vers la gauche et la barque sort d'elle piquant vers la profondeur bien qu'on pressente que sa proue va se relever incessamment. Pour **Oedipe**, puis peu à peu pour ses compagnons, il ne s'agit pas de créer une image dans la pierre. Non, la vague et la barque sont là, déjà là, dans la falaise, il faut seulement par patience et attention les faire apparaître, c'est un travail qui va leur prendre de longs mois. La vague s'élève, c'est **Clios** qui en fait le sommet. Un soir, il avoue à **Antigone**, qu'il ne pourra pas faire le haut de la vague. Comme **Antigone** ne comprend pas, il se fâche, saisit son bras, lui fait mal, lui fait peur.

« La vague, c'est la folie d'Oedipe, c'est la mienne. J'ai pu la faire monter, il faut qu'elle se retourne, qu'elle retombe vers la mer. Je n'y arriverai pas, je ne pourrai pas la retenir. Tu comprends ? Si je continue, elle va déferler sur le cap et nous submergera tous.

- *Mais la vague est en pierre Clios, répond Antigone.*

- *Ne crois pas ça Antigone, la vague est en délire, rien qu'en délire. »*

Avec terreur, elle voit qu'il a raison et qu'il faut une solution immédiate. La seule solution, c'est qu'**Oedipe** suspendu à une corde au haut de la falaise tente de faire lui-même déferler la vague. Il échoue d'abord. Une prise lâche. Il dévisse. Son corps se balance et heurte rudement la paroi du rocher. Mais quelque chose change alors. **Antigone** a le sentiment de voir son père animé par la colère devenir un géant, qui pendant qu'un orage s'abat sur eux courbe la vague sous lui et la renvoie furieuse déferler dans la mer. Voici comment elle le voit ensuite :

(117)*« Deux mains immenses atteignent le bord de la falaise, y prennent appui et soudain le géant est là, encore entouré d'étincelles, il brise en riant la corde qui lui enserrait la taille, élevant d'un mouvement superbe son corps très haut, au-dessus d'Antigone. Qu'il est beau, aveugle, rayonnant, bondissant peut-être, comme il verdoie, quand d'un geste vaste et négligent, il rejette ses énormes outils dans la mer. »*

Après cet épisode, le travail continue pendant de longues semaines. C'est **Antigone** qui doit sculpter le pilote qui dirige la barque. Elle est troublée, quand elle a presque terminé le visage, car elle ne voit pas le regard. Quand **Oedipe** l'apprend, il dit à **Clios** : *« S'il n'y a plus de regard, on peut le montrer »*. **Antigone** comprend alors que le pilote est et doit être un aveugle, guidé seulement par un regard intérieur.

J'écris la scène du déferlement de la vague pendant les vacances de la Toussaint où je dispose de plus de temps. Un de mes patients part en ce moment en Corse, où il participe à un cours de voile ; les participants naviguent sur plusieurs bateaux, chacun avec un moniteur. Une tempête les force à se réfugier dans un port où ils demeurent un jour. Là, un des moniteurs tombe gravement malade et doit être évacué à l'hôpital. Comme sur le bateau où se trouve mon patient il y a une jeune fille qui a déjà navigué, le moniteur leur demande

de revenir seuls à leur point d'attache afin qu'il puisse remplacer sur son bateau le moniteur tombé malade. Avant de partir, il leur attache cependant une corde à la taille car la mer est encore très houleuse. Au cours du voyage de retour, la jeune fille qui tient la barre, et dont mon patient sent qu'elle a pour lui une sourde hostilité, fait une erreur pendant qu'il est en train de faire une manoeuvre aux cordages. Une vague déferle sur le pont et le précipite à la mer. La surprise suscite en lui une forte angoisse d'autant plus qu'il ne nage pas très bien. Et soudain il sent la corde se tendre autour de sa taille. Ses compagnons parviennent, non sans peine, à le ramener sur le bateau. Il pense qu'il en est quitte pour la peur. Mais de retour au port il s'aperçoit que dans sa chute, il s'est fracturé le pied.

Pendant que ces événements lui arrivaient, j'écrivais *La Vague* en regardant le tableau de **Hokusai**, et sachant que ce patient était en mer, je pensais souvent à lui. Quand il m'a raconté son aventure, je me suis dit à tort ou à raison que la corde qui avait permis de le ramener sur son bateau était aussi le lien unissant analyste et analysant.

Je tombe à ce moment sur un texte de **Borges**. **Borges** est comme **Mallarmé**, quelqu'un en qui on peut admirer l'homme en même temps que l'écrivain. La façon dont il a su continuer son oeuvre après être devenu aveugle et se trouver durant (118) ses dernières années une **Antigone** qui l'a accompagné dans ses voyages me paraît pleine d'enseignement pour la compréhension d'**Oedipe**. Voici ce qu'il écrit :

« Pour moi, écrire une histoire tient plus de la découverte que de l'invention délibérée. En marchant dans la rue ou le long des galeries de la Bibliothèque Nationale, je sentais quelque chose se préparer à prendre possession de moi. Je n'interviens pas. Je le laisse faire ce qu'il veut, je vois vaguement sa fin et son début, mais non pas le trou noir entre les deux. Ce milieu, dans mon cas, m'est donné graduellement. S'il ne m'est pas donné, ce sont les passages les plus faibles de mon ouvrage. »

Au cours du mois de novembre 84, je suis invité à la Maison de la Poésie pour une lecture de mes poèmes. Je me dis qu'il y aura très peu de monde mais à ma grande surprise la salle se remplit et l'accueil à la fin est chaleureux. J'ai le sentiment que cet accueil inattendu a été rendu possible par l'écriture de *La Vague* et la capacité d'**Oedipe** à la vaincre. Pensée évidemment tout à fait sans fondement, sans fondement rationnel tout au moins. En même temps, je constate que la préparation de cette lecture a arrêté pendant plusieurs semaines le travail du roman et qu'elle a donc été aussi une résistance, une première résistance.

A la fin de l'année 84 je note que dans mon récit, tout se passe de plus en plus à travers **Antigone**. Je ne puis pénétrer dans **Oedipe** que par ses actes. Et c'est à travers les pensées, les réactions d'**Antigone** que je les vois. Je lis à ce moment-là une phrase de **Simone Weil**, la philosophe, qui dit : « *La contemplation du temps est la clé de la vie humaine. C'est le mystère irréductible* ». Le mystère d'**Oedipe** et celui d'**Antigone** évoluent avec le temps, avec la route, avec l'événement.

Au début de l'année 85, un personnage nouveau, la mère du chef d'un clan de marins, que j'appelle sans pouvoir éviter ce nom, **Diotime**, devient une amie et une protectrice d'**Antigone**. Elle tend à prendre une place considérable, peut-être exagérée dans mon livre, car elle m'engage dans un récit latéral, mais je ne suis pas en mesure à ce moment de lui refuser cette place. Derrière elle, je sens que va apparaître sans encore savoir comment le

personnage formidable de **Lao-Tseu** qui traverse, ayant quitté la Chine, l'Asie sur son buffle noir.

A la fin de janvier, je vois qu'un jour **Oedipe** devra se mettre à chanter et plus tard à écrire, car l'écriture est ce qui lutte le plus directement avec le vertige.

Au début de février, je relis *Le Frère de la côte* de **Joseph Conrad**, roman que j'aime particulièrement. Le frère de la côte, **Peyrol**, vieux forban qui a connu (119) toutes les violences, tous les crimes dans l'océan Indien, rentre au pays natal sur la côte du Midi. Il se lie d'une sorte de curieuse amitié avec un infirme, bossu qui ne peut marcher qu'avec des béquilles. Cet infirme a longtemps nourri la haine de Dieu et de son sort. Pourtant il dit au forban peu après La Terreur :

« *Ça ne m'a pas rendu la vie plus facile, mais depuis que les républicains ont déposé Dieu et l'ont chassé de l'église, je lui ai pardonné mes ennuis.* »

« *Voilà qui est parler comme un homme* » dit **Peyrol**.

En lisant ce passage, je me dis que les propos de l'infirme, et la réponse de **Peyrol** pourraient avoir été faits par **Oedipe** tel que je commence à le voir.

A ce moment on me demande de participer à un numéro spécial de la revue du GRIF sur la dépendance amoureuse. J'accepte et j'écris un texte bref qui tente d'élucider le mystère de la naissance du poème. Je me rends compte qu'il est dangereux d'interrompre ainsi le récit que j'écris, mais il me semble que je ne puis pas faire autrement. Je suis confirmé dans ce sentiment par la lecture des admirables *Poteaux d'angles* d'**Henri Michaux** où je lis « *A tes défauts, pas de hâte. Qu'irais-tu mettre à leur place ?* ». Je relis **Verlaine** et je tombe sur son admirable description de **Rimbaud** jeune dans *Les Dédicaces* :

*Les femmes te verront grand jeune homme, très fort,
Très beau, d'une beauté paysanne et rusée
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie.*

J'avais complètement oublié ce texte. En le lisant, je me dis qu'il m'ouvre une porte pour décrire **Oedipe** jeune, avant sa rencontre avec **la Sphynx** et avec **Jocaste**

A la fin du mois de février et en mars, j'écris avec grand enthousiasme le récit que **Diotime** fait à **Oedipe** de sa jeunesse et des obstacles qu'a rencontrés son mariage. Aujourd'hui que j'ai été amené à éliminer de mon roman ce récit, je pense que c'était une sorte de transfert latéral et d'une certaine façon, une résistance qui m'a retardé pour le déroulement du récit principal. Je me suis pendant un temps détourné d'**Oedipe** et d'**Antigone** pour centrer mon attention sur **Diotime**, son grand père **Cambyse** et **Lao-Tseu**. Oui, c'était une résistance, mais je regretterais de ne pas avoir écrit ce passage pourtant éliminé pour le moment. Au moment où j'écris *Dépendance amoureuse du poème*, j'ai ressenti une impression de danger, car ce texte ouvrait la voie à des poèmes. C'est effectivement ce qui se passe au printemps. Toute une série de poèmes sont nés à ce moment-là et ont requis mon attention et mes forces. Au (120) cours de l'hiver, ma femme a dû subir l'intervention de la cataracte. Les poèmes nés alors et qui tournent autour de l'apparition du printemps, sont liés à la

renaissance des couleurs que je vois s'opérer à côté de moi. Elle est reliée aussi en profondeur à l'aveuglement d'**Oedipe**, à sa façon de percevoir le monde sur laquelle je ne cesse pas de m'interroger. Je sais que ces poèmes représentent une résistance à l'achèvement de la première version du roman, mais en même temps, je me dis qu'il ont le droit de naître et que je ne peux me refuser à leur donner vie.

A partir du printemps 85, je cesse d'écrire *Oedipe sur la route* dans le cahier où je tiens mes notes journalières et je continue dans des cahiers qui lui sont exclusivement consacrés. C'est à partir de ce moment qu'il prend une existence indépendante. Pourtant au cours de cette période, ce sont surtout des poèmes que j'écris et je vais continuer jusqu'à la fin de l'année sentant cependant que cela freine le roman qui est mon entreprise principale.

Un jour d'été, je vois en face de moi dans le métro un jeune homme habillé de blanc, avec une négligence pleine de grâce. Il lit un livre. Sur une page il y a un texte chinois, en regard le texte sans doute d'une traduction. D'après la disposition des pages, ce sont des poèmes. Ainsi, il y a encore des jeunes qui lisent avec passion de la poésie dans le métro, et qui plus est de la poésie chinoise. Dans l'escalier, il bondit avec une vigueur que j'envie jusqu'au couloir. Ouvre le livre pour y retrouver un mot ou un vers qui le fait sourire. Il se précipite ensuite avec fougue dans l'escalier suivant et disparaît définitivement de mon existence après l'avoir, sans le savoir, très heureusement réconfortée. Il me rappelle que **Coleridge** dit que la foi du poète est une suspension volontaire de l'incrédulité. Il s'agit donc pour moi de croire à mes poèmes et à **Oedipe**.

A la fin du mois d'août, je peux relire ce que j'ai écrit jusque là d'**Oedipe**. Je trouve que ce n'est pas au point, plein de trous, de faiblesses mais qu'il y a un vrai récit et des personnages. Pourtant je suis obligé de constater que je me sens plus proche du personnage d'**Oedipe** par mon expérience des désastres que par celle des succès.

En novembre, revenant après la Toussaint de la campagne, j'apprends que j'ai reçu le Prix Quinquennal. Ne sachant pas à ce moment-là ce qu'il représente, je suis surtout touché d'apprendre qu'un jury de gens que je ne connais pas personnellement a pensé à moi, alors qu'à ce moment presque tous mes livres sont épuisés et que je les croyais oubliés. Je suis très encouragé par cet événement et la lutte contre le temps pour continuer mon roman, n'en est que plus sévère.

(121) En effet, dans les mois qui suivent la réédition de *La Déchirure*, et de mes poèmes, est décidée, suivie bientôt par celle du roman *Le Régiment noir*. Je suis heureux de voir reparaître mes livres, mais cela entraîne un gros surcroît de travail. Je consacre presque tout mon temps à établir un manuscrit définitif de mes poèmes. Ma préoccupation fondamentale reste cependant **Oedipe**. Je vois qu'il doit être un roman initiatique et épique. « *Qu'est-ce que l'épique ?* » se demande **Alain** dans sa préface aux *Commentaires de la jeune Parque*. Il répond : « *C'est ce qui se jette en avant* ». Il faut donc que moi aussi malgré mes journées trop chargées, malgré ce surcroît de travail inattendu, je me jette en avant. Je trouve un exemple de rythme épique dans le merveilleux spectacle du *Mahabarata* de **Peter Brook**. Là, la vie des hommes, des dieux, de la nature se conjuguent et les contradictions coexistent avec une liberté surprenante. J'interromps mon travail de nouveau pendant trois mois pour préparer une conférence à un colloque et un article pour *Études Freudiennes*. Ces travaux m'intéressent, je sens que je dois les faire et en même temps ils viennent en travers de mon

désir profond, et je repense à **Freud** disant à propos de **Schliemann** :

« Cet homme a trouvé le bonheur en découvrant le trésor de Priam tant il est vrai que la réalisation du désir infantile est seule capable d'engendrer le bonheur. »

Je comprends que la réalisation du désir infantile, c'est avant tout pour moi d'écrire **Oedipe**. Je reprends peu à peu un rythme de croisière et je découvre de nouveaux épisodes de sa vie : sa traversée du labyrinthe à la fin de son adolescence, sa rencontre avec **la Sphinx**, avec **Jocaste**. La figure de **Jocaste**, un peu effacée chez **Sophocle**, ne cesse de grandir dans mon esprit et je la vois comme une vraie reine tragique de l'Antiquité. Lorsqu'elle comprend que la grande aventure amoureuse et politique pour laquelle elle était faite est finie, elle se tue sans un mot, sans s'accuser, sans se justifier. **Oedipe** n'a pas choisi cette voie et c'est pourquoi à grand-peine et à longue durée il doit parvenir à Colone. A la demande de **Diotime** qui sait qu'il appartient à une lignée de Clairchantants, **Oedipe** chante. Un nouveau destin s'ouvre à lui. Il n'est plus un mendiant, il devient un aède. Ses pérégrinations d'aède appelé de village en village par ceux qui ont entendu parler de ses chants et qui veulent l'entendre, vont exercer une influence décisive sur son destin. Je ne vois cependant que peu à peu se dessiner ces divers épisodes. Je me rappelle une phrase de **Cromwell** que **Freud** a aimé : *« On ne va jamais si loin que lorsque l'on ne sait pas où l'on va »*. **Freud** ajoute : *« C'est comme cela en analyse »*. Je pense que c'est aussi comme cela dans le roman. Malgré les interruptions qui se sont imposées à moi et les efforts que ce livre me coûte, le désir de le mener à bien m'a redonné un fort désir de vivre et la panique devant le vertige a beaucoup diminué. Je me décide à recommencer à conduire et j'achète même une bicyclette.

(122) Durant l'été 86, nous allons nous installer en Touraine où nous avons trouvé dans une ancienne maison paysanne un appartement qui donne sur un jardin. Je sens que j'ai là le lieu qui m'est nécessaire pour me concentrer et m'aventurer plus avant dans le livre. Fin juillet, j'achève une première version et pour la première fois, j'en fais une lecture globale. Tout le début reste à faire et dans la fin j'ai été gêné par l'*Oedipe à Colone* de **Sophocle** dont je ne suis parvenu à me dégager suffisamment. Je vais entamer une deuxième version. Je n'envisage pas à ce moment-là d'en faire plus. Je suis préoccupé par le début du livre que je dois refaire complètement. Je ressens le trac, comme avant une épreuve, un examen ou une rencontre dont mon avenir dépendrait et je tente de me reconforter en pensant à ce que **Freud** dit des rêves d'examen. Dans ma première version j'ai noté qu'il y avait un combat entre **Oedipe** et **Clios** qui venait d'agresser **Antigone**. J'ai vu à ce moment ce combat, je ne l'ai pas ressenti. Cette fois je l'écris en ressentant ce combat dans mon corps. C'est un moment d'intensité dont l'écriture qui ne dure qu'une heure et demie me laisse ensuite épuisé.

Avec mon *Oedipe sur la route*, je me trouve entre l'imaginaire de **Sophocle** et de **Freud** dans la force de leur âge, et l'imaginaire de **Sophocle** vieux écrivant *Oedipe à Colone*. C'est tout l'espace intermédiaire, resté jusqu'ici inexploré, que je m'efforce, peut-être témérement, de parcourir. Il faut cependant que pour l'arrivée à Colone, je me libère de **Sophocle**. Je sens bien que pour un écrivain et un lecteur de notre époque, **Oedipe** ne peut plus être appelé à Colone par un dieu. Mais alors, par qui ? C'est ce que je ne sais pas encore. *« Dieu ne doit pas faire de théologie, dit Borges, un écrivain ne doit pas anéantir par des raisonnements humains la foi momentanée que l'art exige de nous »*. Ceci m'évoque

directement les passages de mon livre où **Oedipe** accomplit des actes qui semblent surhumains. Ils me sont apparus ainsi, je dois donc courir le risque de laisser agir la foi ou l'espérance momentanée des lecteurs à venir.

Je continue à travailler la deuxième version au milieu des obligations de ma vie, et des séances trop nombreuses avec mes patients. Les jours où je ne parviens pas à écrire m'apparaissent souvent comme des jours de défaites. Un rêve et un lapsus calami me le disent : l'oeuvre est en moi un substitut du frère aîné pendant l'enfance. L'oeuvre s'est érigée en surmoi dans mon être. Elle est sur moi, il m'appartient de discuter avec cette instance, de lui céder ce qui est nécessaire, mais je ne peux pas lui abandonner la direction de ma vie, ce serait aliéner ma liberté, ou plutôt la liberté car pour la liberté nous sommes tous solidaires. Je découvre au cours de cet automne le très beau livre de **Georges Steiner** *Les Deux Antigones* ; j'y trouve une citation d'une lettre de **Shelley** :

(123)« *Nous sommes quelques uns à avoir aimé une Antigone dans la vie antérieure et c'est à cause de cela que les liens mortels nous paraissent vides.* »

Je pense à **Hegel**, **Hölderling** et **Schelling**, à leur amitié, de 1789 à 1793, à cette merveilleuse conjonction de leur affection pour **Antigone** à travers les siècles. En relisant des passages du journal de **Delacroix**, je vois qu'un de ses amis le range avec **Beethoven** et **Rubens** parmi les sauvages contemplateur de la nature humaine. Il me semble que c'est ainsi que sont aussi les romanciers. Il ne suffit pas de regarder, il faut devenir un sauvage contemplateur de ses personnages, sentir qu'on est aussi contemplé par eux de la même manière. Je parle avec un ami psychanalyste de mon essai sur **Mao** qui est trop long. Il me dit : « *Ce livre est une suite de l'analyse, tu t'es perdu en lui comme on se perd en soi-même* ». Je pense que c'est en suivant attentivement **Oedipe** et **Antigone** que je puis ne pas me perdre en moi-même dans ce nouvel ouvrage. Je me rappelle qu'après ma première analyse, j'avais l'impression de ne plus rien savoir. Peu à peu je me suis aperçu que je savais autre chose. Chaque fois que je m'engage dans un livre, j'ai le même sentiment d'ignorance et peu à peu quelque chose d'inconnu, d'inespéré apparaît. Je travaille avec beaucoup de difficultés au poème d'**Oedipe** sur **la Sphinx** ; j'écris la première version en 85 en Touraine. Je l'écris dans l'enthousiasme non pas comme une oeuvre de moi mais vraiment comme un chant d'**Oedipe**. Il s'agit maintenant de le polir et j'ai peur en faisant cela d'abîmer la première version qui n'est pourtant pas publiable. L'avancée du roman est ralentie par ce travail ; j'aurais dû pendant ce congé ne plus recevoir mes patients mais l'angoisse financière toujours présente ne m'a pas permis de le faire. Je travaille à un exposé sur **Oedipe** en marche pour un colloque de psychanalystes. **Oedipe** a refusé le suicide, l'acte royal de **Jocaste** et la destinée du héros tragique parce qu'il garde en lui l'espérance d'un plus de vie grâce à un plus de sens comme font ceux qui entrent en analyse. Les analysants prennent comme **Oedipe** la voie de la vie et acceptent leur aveuglement dans l'espoir de devenir plus clairvoyants. Ce ne fut pas le choix de **Jocaste** et en écrivant, des associations me soufflent que ce ne fut pas non plus celui de **Socrate** qui aurait pu aisément s'échapper de sa prison ; il a refusé de s'enfuir préférant boire la ciguë pour rester fidèle à une certaine idée qu'il avait peut-être de lui-même et de la justice. Pourquoi le nom de **Socrate** m'a-t-il traversé l'esprit ? C'est parce qu'il m'évoque ma première analyste. Je voyais en elle une sibylle. Après sa mort, quelqu'un qui a été aussi en analyse avec elle m'a dit que pour lui elle était **Socrate**. Quelle surprise ce fut pour moi de voir réunies deux images aussi différentes d'une personne qui a tant compté pour moi. **Socrate** m'évoque un personnage

laïc alors que l'image de la sibylle me relie plutôt à la parole entrecoupée du dieu ou du poète et à la part mystérieuse de l'existence. **Oedipe** est-il un personnage laïc ou sacré ? Ou est-il assez vaste pour être l'un et l'autre ? Celui qui n'accepte pas de mourir dans la tragédie entre forcément (124) dans les problèmes et la comédie de la vie ordinaire. Comédie qui risque de glisser vers le sinistre pour un mendiant aveugle destiné semble-t-il à périr de misère. Comédie triste, comédie de clochard dans laquelle **Oedipe** ne tombe pas car **Antigone** d'un esprit et d'une main ferme le maintient à travers les siècles dans le monde de la tragédie.

Après mon exposé le psychanalyste **Jacques Trilling** me dit : « *Vous faites de Jocaste une femme érigée, comme beaucoup de petits garçons le font pour leur mère* ». Je lui réponds que c'est bien ce que j'ai fait mais que sans sa remarque je ne me le serais jamais formulé.

Quelques mois plus tard, je fais un rêve qui se transforme en poème. Il se termine ainsi :

« Est-ce que nos mères, nos pauvres mamans, les belles, les moins jeunes et les mortes n'avaient pas raison de nous serrer contre elle et de nous apprendre cette langue des origines selon l'étroite mesure ou démesure humaine. »

Raison de nous prémunir contre ces formidables accidents, ces terribles instruments d'allégresse que nous ne sommes pas, bien sûr, et que pourtant nous sommes. »

Derrière ces formidables accidents, ces terribles instruments d'allégresse, il y a **Oedipe** mais ni le poème, ni le rêve ne me permettent de le nommer.

Un de mes étonnements de cette année, je n'ai jamais fait partie de l'avant-garde, je ne suis pas un homme d'avant-garde, il me faut trop de temps pour intérioriser. Or c'est l'art d'avant-garde qui a dominé la scène de ce siècle, à ce propos **Kundera** écrit :

« Le roman ne peut plus vivre en paix avec l'esprit de notre temps. S'il veut encore progresser en tant que roman, il ne peut le faire que contre le progrès du monde. »

Je me sens moi aussi à contre-courant. Est-ce que c'est l'âge ? Je ne sais.

Au marché du village, ce matin devant l'église j'entends une jeune femme dire en riant à son amie enceinte : « *Toi, tu pries avec ton ventre !* ». Elles rient beaucoup. Je pense que **Giono** aurait aimé les voir rire ainsi et les entendre. Pour lui le roman (125) est un divertissement, mais il met le divertissement si haut que sans lui on ne peut pas vivre. **Giono** dit :

« Je n'ai jamais qu'un plan très vague, prêt à se plier, à se transformer selon les hasards qui se présentent ; parfois mes personnages résistent à ce que je voulais écrire, alors je m'incline, ce sont eux qui ont raison. »

Je pourrais dire la même chose : mes personnages n'ont cessé de m'échapper et de faire des actes auxquels je ne m'attendais pas. **Antigone** surtout par son comportement sur la route m'éclaire le personnage qu'elle est devenue dans la tragédie de **Sophocle** qui porte son nom. Je ne puis plus comprendre sa résistance à **Créon** et son courage que comme l'accomplissement du voyage initiatique qu'elle fait avec **Oedipe** et, dans une certaine mesure, avec moi.

La fin des vacances approche. Au cours de la nuit, je pense à la prise de conscience croissante chez **Oedipe** et **Antigone** de la nécessité de se rendre à Athènes. Ils sont appelés par une voix, une pensée, un habitant de Colone. Cet homme est **Sophocle**. Je m'aperçois que leur long voyage les mène moins vers les dieux pour **Oedipe** ou vers l'héroïsme et la mort pour **Antigone** que vers **Sophocle**. Ce sont leurs personnages futurs qui les appellent à travers les siècles. Idée toute neuve pour moi, que je n'ai pas encore vécue ni explorée suffisamment et qui rencontre une totale adhésion. C'est une vérité qui me trouve sans que je l'aie cherchée. Une vérité que j'ai fuie, que je devais fuir, car je dois, moi, me libérer de **Sophocle**.

Je rédige à ce moment un premier plan pour des conférences que l'on m'a demandés de faire à Louvain-la-Neuve. J'écris :

« L'errance initiatique d'Oedipe, d'Antigone et du romancier qui aveuglés à l'origine doivent devenir voyants pour répondre à l'appel de Sophocle. Appel qui les égare, qui les guide et les éclaire sur le chemin de l'écriture. »

Je relis l'épisode du départ de **Clios** qui quitte **Oedipe** et **Antigone**. Je ressens le même chagrin en le lisant qu'en l'écrivant. Je dois vivre ce chagrin de mes personnages et leur séparation ; je ne peux pas écrire en état de neutralité bienveillante. A cause de ces conférences données à Louvain, je ne puis me remettre à mon livre que beaucoup plus tard. Ai-je bien fait d'accepter ces conférences, d'interrompre ainsi mon travail ? Une fois de plus, je vois que je n'ai pas eu le choix, il fallait que **(126)**j'accepte de faire ces conférences, je le devais à mon oeuvre passée et surtout à ceux qui se sont intéressés à elle et à moi. Impossible de m'abstraire de la vie.

Voici trois mois qu'occupé à la mise au point pour la publication de mes conférences à Louvain-la-Neuve, j'ai abandonné **Oedipe**. Je m'aperçois que pendant ce temps il a évolué. Je sens en lui un certain humour qu'il n'avait pas auparavant. Le problème est de traduire ce changement en mots. Les terribles vieillards de l'ancien testament comme de hautes pierres noires majestueuses et désertiques hantent toujours mes profondeurs. La présence d'**Oedipe** au contraire ouvre sur la mer.

J'entame le récit de la rencontre de **Sophocle** avec **Oedipe** et **Antigone**. Je ne suis pas sûr qu'il aura sa place dans le roman mais cela m'amène à me préciser certaines dates. **Sophocle** vit de 495 à 406 ; il écrit *Antigone* en 440, à 55 ans, *Oedipe Roi* après la peste d'Athènes, à 65 ans et *Oedipe à Colone* qui ne sera pas représenté de son vivant à 88 ans. Ces chiffres me surprennent. Ils me font penser à **Freud** qui était dans la force de l'âge quand il a créé avec le complexe d'Oedipe, un mythe moderne toujours agissant. *Oedipe à Colone* me fait penser aux photographies si émouvantes de **Freud** en train, quand obligé de quitter Vienne et son pays, il part, déjà octogénaire, pour l'Angleterre.

Antigone tourne et retourne en elle les étranges pensées que forme parfois **Oedipe**. **Jocaste** en aurait peut-être souri, aurait haussé les épaules sachant que pour vivre heureux, il ne faut pas creuser trop profond car on tombe sur la pierre qui est dure ou sur des squelettes dont on ne sait que faire. Mais **Antigone** n'est pas **Jocaste**, elle est avec **Oedipe** sur la route et elle creuse.

En septembre 88, après un été où j'ai travaillé à la troisième version de mon livre, nous recevons la visite d'un cinéaste qui prépare un film sur le roman de **Pierre-Jean Jouve**, *Hécate*. Au cours de cet entretien, nous parlons du premier roman de **Jouve**, *Paulina 1880* et de l'admirable façon dont les paysages italiens y sont décrits. Ma femme dit : « *Le vrai paysage de ce livre c'est Paulina elle-même* ». Ce propos me frappe beaucoup. Je lui en reparle et elle me dit : « *Cela m'a peut-être été suggéré par Oedipe car le vrai paysage de ce livre, c'est Antigone* ».

Rencontre avec **Jean-Claude Drouot** qui veut monter ma pièce *Gengis Khan*. Je lui dis que pour moi cette pièce est une oeuvre de jeunesse ; pourtant j'avais 41 ans quand je l'ai écrite, mais c'est une oeuvre de ma jeunesse d'écrivain. C'est toujours sur cette jeunesse, sur la liberté donnée en moi aux forces de l'inconscient que je me fonde pour écrire. Aujourd'hui que je suis un homme vieux, l'écrivain est toujours jeune, du moins c'est ce que j'éprouve. Si je ne me sentais plus ainsi, je n'écrirais plus.

(127) Il y a des journées dures ; en voici une toute consacrée à récrire un des deux récits de la fin de mon livre. Il est beaucoup trop long. Il ne s'agit plus d'inspiration mais de couper ce qui est en trop, de simplifier le style. Journées d'efforts, de solitude intérieure. C'est l'oeuvre qui existe et moi qui dois m'effacer.

Relu hier soir le début de *La Genèse* : Dieu crée quelque chose puis il voit que c'est bon, il ne semble pas avoir de plan, il commence par créer et ne pense que sur ce qui est créé. Pendant que j'écrivais ce livre, j'ai lu puis relu les entretiens de **Goethe** avec **Eckermann**. Ils ont beaucoup agi sur moi, particulièrement ce passage :

« *Qui suis-je moi ? Qu'ai-je créé ? J'ai tout reçu, tout accueilli. J'ai assimilé ce qui passait à ma portée. Mon oeuvre est celle d'un être collectif qui porte un nom : Goethe.* »

A la fin du mois de février 89, je crois le livre terminé ou presque. Un incident surgit. Sur un passage piéton protégé par un feu rouge, je vois arriver sur moi un jeune motard qui veut se placer devant les voitures pour partir en tête au feu vert. Je parviens à me rejeter en arrière mais non pas à retirer mon pied sur lequel il roule tout en freinant. J'ai très mal, mais craignant le passage des voitures au feu vert, je me presse tant bien que mal vers le trottoir en face. Je crie au motard : « *Et les feux ?* » Il lève les bras au ciel, l'air de dire si vous croyez que dans notre métier -c'est un coursier - on peut encore faire attention... Les feux verts sont là, il s'en va comme un oiseau me laissant fort mal en point mais gardant de lui une image de jeunesse, de rapidité agressive et sympathique. Je suis loin d'entendre tout de suite cet avertissement. Pendant plus d'un mois je vais être très gêné par cet accident dont je sens toujours les suites.

Peu de temps après je vais faire photocopier l'ensemble du manuscrit qui a alors 516 pages. Je pense que mon travail est presque terminé, je sais que certaines coupures seront nécessaires mais je ne les crois pas considérables. J'en ai changé le titre qui est maintenant *La Route de Colone*. J'ai été frappé en effet ces derniers mois par l'importance grandissante du personnage d'**Antigone**. Elle est sur la route autant qu'**Oedipe**, c'est ce que j'essaie de manifester par ce titre. Je suis étonné de ne pas ressentir après l'envoi du livre le deuil que j'ai toujours éprouvé à la fin de mes autres ouvrages. Je me dis que la douleur de mon

accident qui demeure lancinante doit être ma forme de deuil et qu'il convient bien à un livre sur **Oedipe**. Je rencontre peu après le lecteur d'une première maison d'édition ; il a fait un rapport favorable sur mon livre, il souhaite qu'on le publie mais me laisse entendre que je devrais entreprendre des coupures plus importantes que je ne m'y attendais. Il y a trop d'explications selon lui. C'est un écrivain que j'admire, l'intérêt qu'il a pris à mon livre me touche et m'encourage beaucoup mais je suis déconcerté. Je commence à **(128)** penser confusément, sans oser clairement le reconnaître, que mon accident au pied est peut-être un avertissement qui concerne le livre. Ce n'est pas le moment de courir, ce n'est pas non plus celui de considérer que le voyage est terminé et que j'ai atteint mon but.

Je décide d'attendre l'avis du second éditeur. J'attends trois mois, c'est bien long. Je rencontre le directeur éditorial de cette maison. C'est un homme jeune, plein de cette force qui maintenant me manque. Il parle avec beaucoup de conviction et de vigueur, ce qui me donne confiance car je vois qu'il accorde de l'importance au livre, même s'il juge qu'en somme il est en grande partie à refaire. Il trouve qu'il comporte des parties très fortes mais des retombées et des redondances. Il voudrait que je ne garde que les parties fortes en établissant entre elles des passerelles. Il croit que ces passerelles sont faciles à faire. Mais moi, hélas, je sais que c'est ce qu'il y a de plus difficile à faire dans un livre. Vous avez, dit-il, construit un bel édifice, mais vous y avez laissé des échafaudages. C'est exact, et cela tient sans doute aux conditions déplorables, au manque de temps, aux innombrables interruptions qui ont coupé mon travail. Surtout sans doute au fait que le livre est centré sur un certain nombre de visions que j'ai tenté de m'expliquer, de relier entre elles peut-être plus qu'il n'était nécessaire. En tant qu'écrivain, je sens tout de suite que mon interlocuteur a raison, mais le psychanalyste et l'intello résistent. Je suis à la fois convaincu et choqué par le plaidoyer passionné auquel il se livre. Choqué car cela transforme la lente démarche de l'initiation, l'importance du temps et de la route au profit de l'efficacité du récit. Il me semble aussi qu'il a une certaine conception du roman, alors que moi je n'en ai aucune et je crains qu'il veuille me faire entrer dans un moule. Plus profondément, je sens que sa démarche tend à m'éliminer de mon livre. Là, je sais qu'il a raison mais en même temps, cela me fait souffrir, ranime la douleur de mon pied et m'ouvre la perspective d'un immense travail à faire pendant les vacances d'été. Je sens que je vais dire oui, que je dois dire oui, mais que je ne peux le dire tout de suite. Mon interlocuteur est arrivé un peu en retard, je dois interrompre l'entretien car heureusement un patient sonne.

Je fais peu après cette rencontre un rêve où je vois une jeune fille. Je suis tellement frappé par sa beauté que je ne puis lui parler. Je la rencontre à la porte du Ministère de la Défense. Je vois ensuite mon frère aîné, Jean-Jean comme je l'appelais quand j'étais très petit. Ce même jour, je commence à restructurer mon livre. Je lis des poèmes de **Nietzsche** et notamment ce vers : « *La vie, une perpétuelle préparation à quelque chose qui n'arrive jamais* ».

Quelques jours plus tard, j'assiste à une conférence du philosophe **Alain Badiou**. Je l'entends dire : « *La philosophie aurait-elle à promettre que la vérité nous tienne au chaud ?* ». L'écriture n'a pas non plus à me promettre cela. Je veux écrire à **(129)** un ami que j'ai pris conscience de la nécessité de restructurer mon livre. En relisant ma lettre je vois que j'ai écrit : j'ai pris conscience de la nécessité de restructurer mon livre. Cela lapsus calami me révèle que j'ai confiance dans l'avis de mes lecteurs, dans mon propre jugement que je ne m'avoue pas encore tout à fait et que je dois donc me remettre à l'oeuvre.

Reprenant le travail, je suis de plus en plus étonné de voir tout ce que j'ai écrit de trop. Mais sans cela pourtant, je n'aurais jamais fait ce livre. Il a été un voyage avec **Oedipe** et **Antigone**, je dois en faire un roman. Ultime épreuve et je ne puis m'empêcher d'être en colère. Je reçois pendant les vacances un coup de téléphone d'un analyste avec lequel j'ai fait ma didactique. Il a lu la version précédente de mon livre. Il me dit : « *Il faut couper résolument et sacrifier tout ce qui est explication. Ton livre est un poème, il faut donc privilégier le poème qui n'a pas besoin d'explication. Il faut aller directement au but* ». Je ressens cet entretien comme une poursuite, vingt ans après, de mon analyse ; en me disant il faut privilégier le poème, il fait une interprétation qui m'a permis d'entendre ce que je savais déjà sans parvenir à me le formuler. Il m'a montré que mon conscient a voulu faire un autre livre que celui que voulait faire l'inconscient, et qu'il faut revenir à l'initial.

Je lis dans **Kafka** : « *Notre art, c'est d'être aveuglé par la vérité* ». On pourrait dire que c'est ce qui était l'art d'**Oedipe** à Thèbes, ce qui l'a engagé ensuite sur la route de Colone.

La présence des oiseaux au cours de cet été 89 quand je retravaille sur la terrasse me donne de la joie, m'allège. Quelque chose me lie à ce petit peuple ailé qui se déplace si vivement et sans bruit, comme **Antigone** dans le paysage d'**Oedipe**.

Début septembre, la restructuration de mon livre est presque terminée, il aura perdu un tiers de ses pages. Je m'avise que couper un livre d'un tiers équivaut à faire passer une personne de 90 à 60 kilos, c'est une opération considérable et qui change radicalement l'aspect de qui la juge nécessaire. L'analyse est un état de patience, c'est cette patience stabilisée qui redonne confiance à l'inconscient et lui ouvre l'espace où se déployer. C'est un état auquel il faut peut-être revenir périodiquement sous une forme ou sous une autre. C'est ce que, sans l'avoir voulu, j'ai dû faire cet été : je suis retourné au pays de patience, je suis redevenu un patient à l'écoute de la parole du vrai livre afin de refaire, mais non sans colère ni lassitude, mon *Oedipe*. Il fallait me donner du temps, c'était le cadeau que mon inconscient attendait.

Ce vendredi 15 septembre, nous sommes partis en bus chercher place de la Sorbonne les photocopies du manuscrit terminé auquel j'ai rendu son ancien titre *Oedipe sur la route*. Je suis un peu étourdi dans cette boutique par le grand nombre (**130**) de machines et d'étudiants qui photocopient. Le manuscrit est là, un seul volume cette fois, tout blanc. Je suis content de le voir, mais surtout préoccupé du retour avec les manuscrits car il s'est mis à pleuvoir. Par chance nous trouvons tout de suite un taxi fort sale dont le chauffeur fait marcher tout le temps Radio Luxembourg. Arrivés chez nous, je regarde de plus près le manuscrit, il me semble bien mais j'ai du mal à me représenter que c'est cela, ce petit tas blanc sous plastique qui s'est emparé de mon esprit pendant cinq ans, qui vient encore d'exiger tout mon temps, toutes mes forces pendant cet été. C'est peut-être à ce moment que je sens que quelque chose est terminé, que ce livre en tant que corps vivant est sorti de moi et que je vais devoir en faire le deuil. Je ne commence pas ce jour-là, la journée est très chargée, j'ai dû recevoir quatre patients, ce que je trouve trop pour mes forces actuelles. Une amie me raconte que son jeune neveu, qui est un parachutiste amateur mais passionné, lui écrit d'Argentine. Seuls les parachutistes savent pourquoi les oiseaux chantent. Sur un ton moins alerte, je dirais que seuls les psychanalystes peuvent comprendre ce que c'est que suivre **Oedipe** pendant cinq ans sur le frêle esquif de l'écriture, au milieu des creux, des vagues, des remous, perdu, souvent perdu dans l'immense discours des patients.

THE END